

JEAN BEAUMONT

Le trésor de Cook



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 076

Le trésor de Cook

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 497 : version 1.0

Le trésor de Cook

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

La ville de Papeete, capitale et principal port de mer de Tahiti, dans le Sud-Pacifique, est un endroit plutôt laid.

Ce n'est pas le paradis dont il est parlé dans les livres.

Si des gens rêvent de Papeete comme d'un endroit de beauté et de panorama, il y a de quoi déchanter.

Il faut sortir de la ville, rejoindre les longues plages sablonneuses, visiter les villages indigènes, aller au cœur de la grande île, dans les sommets escarpés, là où coulent des torrents incroyablement beaux, là où sont bâtis hardiment des villages haut perchés.

À Papeete, rien de tout cela.

La plupart des maisons de la ville sont construites de bois ou de blocs de ciment, les

toitures sont de tôle ondulée.

Au temps des grandes pluies, la vie est intenable dans ces maisons.

Sauf une rue principale de commerce où l'on trouve quelques beaux édifices, l'ensemble de la ville ressemble aux villes que l'on retrouve aux antipodes, celles de la Martinique, ou Port-au-Prince, à Haïti, ou encore les villes noires du Ghana et des rives océanes du Congo, Villes de tôle, Belles pour les noirs ou les indigènes, parce qu'elles se comparent avantageusement avec les anciens villages où les huttes étaient construites de paille et de boue séchée.

Mais pour nos yeux à nous, spectacle morne et désagréable.

Sans oublier la pauvreté générale, les vêtements en haillons, l'insouciance des indigènes.

Il n'y a qu'au port, vraiment, où soudain le pittoresque reprend le dessus.

Car ce n'est pas un port comme les autres.

Accoutumés que nous sommes à des grands

ports commerciaux, dont les quais abritent des énormes cargos, des paquebots de ligne, la solide marine des pays riches, le port de Papeete surprend au premier abord.

C'est que l'on y trouve évidemment des cargos et des paquebots de ligne.

Il n'y en a jamais moins qu'une demi-douzaine amarrés là.

Mais ces navires ne représentent qu'une faible partie des vaisseaux circulant dans ce port.

Tahiti fait partie des îles innombrables du Pacifique.

Or, même s'il existe des communications aériennes, la plus grande partie du commerce sur cette vaste étendue, grande comme le quart de la surface du globe, se fait à l'aide de petits vaisseaux, de goélettes à voile et moteur, jaugeant cinquante, cent tonneaux, embarquant de six à douze hommes d'équipage.

Beaucoup de ces navires comportent une ou deux cabines à passagers, parfois trois.

Et la totalité se consacre exclusivement au

commerce entre les îles quelques-uns comme navires de transport, mais la plupart comme navires de troc et de commerce.

Ce sont des magasins flottants, en somme.

Ainsi, une goélette ira à l'île Bohatébé, à six cents milles de Tahiti. Son capitaine y achètera une cargaison de copra, qui est la chair de noix de coco, et qui sert soit pour l'extraction de l'huile, la fabrication des friandises, ou la fabrication de certains plastiques, certaines farines de haute alimentation animale, certains sous-produits employés dans l'industrie en général.

C'est le produit principal des îles du Sud. Donc, le capitaine en achètera une cargaison. Il reviendra sur Papeete vendre cette cargaison à un trafiquant, et avec l'argent il achètera des étoffes, des ustensiles de cuisine, des vêtements tout fait, et autres nécessités.

Il repartira vers d'autres îles où il vendra cette marchandise.

Chaque fois, il tirera un profit de la transaction.

Et ainsi douze mois l'an, tantôt, achetant dans une île, vendant dans l'autre, toujours à l'affût d'un marché possible.

Anglais, Américains, Chinois, Espagnols, Japonais, et même des Canadiens vivent ainsi l'année durant, quelques-uns amassant des fortunes, d'autres arrivant à vivre une année et à perdre de l'argent de l'autre.

Ces goélettes, il y en a toujours une centaine amarrées au port, à Papeete.

Vieilles, misérables, crasseuses, ou plus neuves, plus propres, agiles et fières, selon que le capitaine est soucieux de son vaisseau ou non.

Les équipages réunissent toutes les races et toutes les langues.

Et aussi, toutes les couleurs de peau comme toutes les mentalités.

Diane, arrivée en avion à Papeete des Philippines, son chemin le plus pratique, ne mit pas de temps à se rendre sur le port.

Il lui tardait de savoir la signification de ce mystérieux radiogramme. Elle formait bien

l'intention de ne pas se lancer dans une folle équipée mais elle voulait aussi savoir ce qui en était.

Sur le port, elle dut s'y prendre à plusieurs fois avant de repérer le quai où était amarrée la goélette de Claude Levois.

N'en possédant pas le nom, elle se rendit compte qu'il était infiniment plus difficile de trouver quelqu'un par son nom de famille que par le nom de son bateau.

C'est finalement dans un sordide petit café qu'on lui montra du doigt un bateau blanc, ma foi assez propre, d'environ cent cinquante tonneaux, qui se balançait contre le quai non loin de là.

Il se nommait le Cormoran.

Ses ponts étaient déserts et Diane dut monter à bord, ouvrir des portes, tout en appelant, avant que quelqu'un ne vienne.

Ce quelqu'un, elle le reconnut aussitôt.

Le nom de Claude Levois ne lui disait rien, en lisant le radiogramme, mais en apercevant qui c'était, elle fut agréablement surprise.

– Mademoiselle Diane !

Il tendait la main et son franc sourire faisait plaisir à voir.

Claude Levois était un ancien légionnaire, jeune encore, ne dépassant pas trente-cinq ans, que Diane avait connu à Casablanca plusieurs années auparavant.

Elle avait à ce moment-là éprouvé même une sorte de béguin pour lui, car elle avait tout de suite aimé son allure cordiale et ouverte, rare chez ceux qui vivent l'aventure.

On sentait que l'important pour ce jeune homme, c'était de vivre pleinement sa vie.

C'était dans le franc soleil, de vivre l'aventure, préférablement sous tous les cieux du monde.

– Je suis contente que ce soit vous ! s'exclama spontanément Diane.

– Quelle bizarre remarque, fit Claude Levois en riant.

– Vous trouvez ?

– Mais oui.

– Pourtant non. Je me souvenais de votre nom mais j'avoue que je ne l'associais pas à ce charmant camarade qui m'avait fait visiter Casablanca avec tant d'hospitalité.

– Donc il ne vous déplait pas d'être venue jusqu'ici ?

– Pas du tout.

– J'en avais peur.

– Mais pourquoi ?

– J'avais surtout peur que vous ne veniez pas.

– Mais je vous ai averti que j'étais en route.

– Oh ! mais j'hésitais à le croire.

– Pourquoi ?

– Je relisais le radiogramme que je vous avais envoyé...

– Et puis ?

– Il me semblait qu'il sonnait faux.

– Comment ça ?

– Que je n'en disais pas assez, que j'en disais trop...

– Mais, vous voyez, je suis venue...

– Et puis, je me disais que vous réfléchiriez, que vous aviez probablement oublié qui j'étais, et qu'à la dernière minute, je recevrais un message m'annonçant que vous ne viendriez pas.

– Et puis, vous aviez tort, puisque je suis ici...

– Oui, je le vois bien.

Il se rembrunit.

– Et Dieu sait, mademoiselle Diane....

– Trêve de formalités. Je me nomme Diane, vous vous nommez Claude.

Il tendit la main.

– C'est d'accord.

Mais il se rembrunissait de nouveau.

– Dieu sait, Diane, que j'avais besoin de votre présence ici.

– C'est si grave ?

– C'est plus fort que moi, ça me dépasse. Je ne sais plus quoi faire.

Diane lui toucha gentiment le bras.

– Claude, dit-elle, un moment. J’arrive. Je suis essoufflée, si vous permettez l’exagération. Je suis heureuse que ce soit vous. Mais avant de me raconter ce qui arrive, je voudrais quémander de votre hospitalité !

– Oh ! Je suis un malotru. C’est impardonnable !

– Mais non, ne vous en faites pas.

– Je vous tiens ici à causer en ce plein soleil !

– Entrons, c’est simple...

Il hésita.

– C’est que... écoutez, je voudrais vous raconter ce qui arrive. Mais je veux le faire dans un endroit plus discret qu’ici.

– Votre équipage est à bord ?

– Pas tous mes hommes. J’en ai quatre qui dorment en bas.

– Je vois.

– Et alors il vaut peut-être mieux que nous allions causer ailleurs....

Il eut un éclair malicieux dans les yeux.

– D’ailleurs, si vous acceptez ma proposition, vous aurez tout le temps de connaître mon bateau, vous serez plusieurs semaines à son bord.

Il prit Diane par le bras.

– Venez !

II

Sur le port, Claude Levois héla un taxi.

Il demanda d'être conduit sur la rue principale de Papeete, là où il y a quelques cafés mieux tenus que ceux du bord de l'eau.

Là, ils s'installèrent à une table.

– Causons maintenant, fit Diane, lorsqu'ils furent servis.

Claude Levois plissa le front.

C'était un grand type brun, aux yeux doux, agile encore comme à ses vingt ans, dont les dents blanches brillaient d'un vif éclat lorsqu'il souriait.

– Je ne sais pas vraiment par où commencer, dit-il.

– Le commencement, rétorqua Diane, rieuse.

– Vous me taquinez, et pourtant, ce que j'ai à

vous raconter est grave et un peu effrayant.

– De quelle manière est-ce effrayant, comme vous dites ?

– Oh ! vous savez, j'ai longtemps vécu en Afrique. Me voici maintenant en Polynésie. C'est dire que j'ai perdu beaucoup du cynisme habituel des blancs...

– Vous croyez aux sorcelleries ?

– Je crois ce que voient mes yeux !

– C'est parfois trompeur. Un magicien de théâtre peut vous le prouver.

– Disons. Mais lorsque les événements sont à peu près inexplicables....

– Vous dites bien à peu près.

– Pour ne pas dire plus.

– Mais décidez-vous : est-ce inexplicable ou seulement à peu près inexplicable ?

– C'est inexplicable.

– Bon.

– Voici : je suis propriétaire du Cormoran, que

vous avez vu tout à l'heure.

– C'est un beau bateau.

– Oui, et j'en suis fier. Il est bien connu dans les îles.

– Ah !

– Il est plus gros que la moyenne, il est propre, et je transige honnêtement. Tout ceci me fait avantagement connaître.

– Je le croyais, en effet.

– J'ai un équipage de lascars.

– Mélangé ?

– Un peu toutes sortes de races, mais une majorité de Polynésiens.

– D'ici, de Tahiti ?

– Non, plus du sud. Ceux qui sont apparentés avec les Maoris.

– Ah ! bon.

– Naturellement, il n'y a pas un seul de ces hommes en qui je puis avoir confiance, sauf un.

– Quel est-il ?

– C’est mon quartier-maître, mon second. C’est un Français qui a été élevé dans les îles. Il parle tous les dialectes Maoris, Polynésiens, Philippins...

– Et vous avez confiance en lui ?

– Oui.

– Depuis combien de temps est-il avec vous ?

– Depuis que j’ai mon bateau, cinq ans.

– Continuez.

– Nous faisons le commerce d’une île à l’autre depuis ce temps et nous revenons à Papeete tous les six mois environ pour quelques semaines.

– C’est votre port d’attache ?

– Oui. Je profite de ces amarres ici pour faire repeindre le bateau, le faire réparer, le tenir en bon ordre, enfin.

– Oui.

– L’an dernier, à pareille date, j’ai fait la connaissance de quelqu’un ici. Un vieux restant de port, une sorte de glorieux vagabond... Tout à fait par hasard, je lui ai sauvé la vie.

– Racontez-moi.

– Il était tombé à l'eau, il allait se noyer. Il était plus de minuit le soir et je revenais au bateau. J'ai sauté à l'eau, je l'ai repêché, et il est devenu une sorte de chien fidèle.

– C'est souvent ce qui arrive.

– Il aurait voulu que je l'embarque, mais naturellement, il n'en était pas question.

– Pourquoi, naturellement ?

– Il était trop vieux, d'abord...

– Vous employez l'imparfait : dois-je comprendre qu'il est mort ?

– Oui, à peu près deux mois après son sauvetage.

– Et puis ?

– Voici... Ce vieillard était une sorte d'original. Il avait été bafoué un peu par tout le monde toute sa vie. Par accident, il a appris l'endroit exact où serait enfoui un trésor.

– Oh, là, là !

– Ne souriez pas, Diane ! Le trésor en question

n'est pas une légende. Il est complètement authentique.

– Ah !

– Oui. Lorsque le Capitaine Cook est venu dans le Pacifique pour le compte de l'Angleterre, entre autres choses, il a découvert les îles Hawaï.

– Oui, je sais.

– Dans ses multiples palabres, il a fait des échanges. Il en a aussi fait avec certaines tribus du Pérou et du Chili.

– Je croyais que ces endroits avaient été appauvris par Cortez et Pizarro ?

– Non. Il restait des tribus indiennes intouchées. C'est avec celles-ci que Cook a fait des échanges.

– La source du trésor ?

– Oui. Venant d'Hawaï, beaucoup de diamants noirs, qui auraient aujourd'hui une valeur industrielle. Dans le cas du Chili et du Pérou, une quantité considérable d'objets en or pur, ainsi qu'une grande quantité de pierres précieuses, particulièrement des améthystes et des rubis non

taillés, qui sont fréquents, dans les rivières de ces pays.

– Mais pourquoi Cook a-t-il laissé ces trésors derrière lui ?

– Des raisons de gros bon sens. Je vous dis que c'était considérable. Il y aurait une tonne d'or. Et selon les documents, il y avait aussi beaucoup d'objets de bois précieux, d'ébène, de chêne polynésien et autres essences aujourd'hui très rares. Sans compter que les sculptures hawaïennes, entre autres, auraient une valeur d'antiquité. J'ai estimé le trésor à près de trois millions de dollars.

– Permettez...

– Oui ?

– Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi Cook a laissé le trésor derrière lui....

– Pour une raison qui est expliquée dans les documents du temps.

– Laquelle ?

– Il est parti d'Angleterre avec quatre vaisseaux. Deux gros, et deux plus petits.

– Bon... Il avait donc de la place...

– Oh ! mais attendez ! La raison principale du voyage de Cook est rarement décrite dans les manuels historiques.

– Non ?

– Il venait à la recherche de nouvelles terres. Mais surtout il avait pour mission de rapporter en Angleterre une grande quantité de plants de thé, de plants d'arbre à caoutchouc, et des plants de café, et certains plants aromatiques, plants d'épices...

– Ah ! je comprends.

– Les cales de ses navires devaient être employées exclusivement à ce transport.

– Donc pas de place pour un trésor.

– Naturellement. Surtout que Cook avait bien l'intention de garder cet or pour lui en grande partie.

– Continuez...

– Le problème qui se posait était celui de l'eau. Passe encore, il aurait pu transporter le

trésor, même avec les cales pleines de plantes diverses. Mais ces plantes devaient survivre. Elles avaient besoin d'eau douce. Et tout l'espace disponible du navire, devait être consacré à ces barriques d'eau supplémentaire.

– Bon, bon, je vois.

– Cook a pris le meilleur parti possible. Il a décidé de cacher le trésor et de revenir le chercher l'année suivante.

– Et puis ?

– L'année suivante, Cook est tombé malade. Il n'a pu revenir tout de suite. Quand il est revenu, c'était en hâte, et il devait se rendre d'abord aux îles Hawaï.

– Je me souviens d'avoir lu ce récit.

– Oui. Il avait établi une sorte de colonie dans ces îles. Et une nouvelle était parvenue en Angleterre que les indigènes avaient massacré les Anglais restés là, une dizaine d'hommes en tout.

– Et alors Cook venait les venger et rétablir l'ordre ?

– Oui. Seulement, il a été tué lui-même.

– Tiens, c'est vrai....

– Et jamais il n'est allé chercher son trésor.

– Mais puisque l'endroit est indiqué dans le livre de bord de Cook, il doit y avoir longtemps que le trésor a été pillé ?

– Pas du tout. Et tout ceci est le fruit d'une erreur.

– Je ne comprends pas....

– Cook s'est trompé en indiquant la longitude et la latitude de cette île.

– Ah ! tiens ?

– Tous ceux qui sont allés par la suite pour chercher le trésor n'ont même pas trouvé l'île. Ils ont supposé qu'elle avait été engloutie par un phénomène volcanique, comme c'est fréquent dans nos parages.

– Oui.

– Sauf, mon vieux. Lui a eu l'idée de faire une sorte d'exploration à la ronde. Les navigateurs du temps pouvaient se tromper plus qu'aujourd'hui. ?

– Et il a trouvé l'île ?

– Oui.

– Mais il n'a pas pris le trésor ?

– Non. Il est tombé malade en mouillant au large de l'île. Gravement malade. Ses hommes l'on ramené à Papeete.

– Ils ignoraient le but du voyage ?

– Oui. C'est pour cela qu'ils ne se sont pas emparé du trésor.

– Et le vieux n'est jamais retourné ?

– Non. Il a été ramené ici, il a été soigné et a guéri. Puis il a repris son bateau.

– Et après ça ? Rien ne l'empêchait d'aller retrouver son île.

– Normalement, non. Mais ce ne fut pas un homme chanceux. Il était ridiculisé par tout le port, on le traitait de radoteur, et tout. Il est sorti avec son bateau, il a fait une collision, par sa faute absolument avec un yacht de luxe. Le propriétaire, un riche Chinois de Papeete, a actionné le vieux, il a gagné, et l'a ruiné.

– Il n’aurait pu convaincre un capitaine de sa découverte ?

– Il a essayé mais on a ri de lui.

– Et vous ?

– Moi, j’y ai cru, et pour une raison assez bizarre.

– Laquelle ?

– Je me suis déjà rendu dans les parages de cette île. Et je sais que l’on peut se tromper de deux degrés à cet endroit, en faisant le point.

– Pourquoi ?

– Il y a une masse magnétique quelconque, probablement sous l’eau, qui dévie un peu le compas. L’erreur est de deux degrés. Or, la position que me donne le vieux, et celle que donnait Cook dans son livre de bord, ont une variante de deux degrés.

– Donc c’est la même île ? s’exclama Diane.

– Absolument.

– Et vous le savez depuis un an ?

– Depuis dix mois.

– Et vous n’y êtes pas allé ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Voilà justement où commence l’aspect bizarre de mon histoire.... Il y a une légende autour de ce trésor. On la raconte dans toutes les îles.

– Une légende ?

– Oui. On dit que personne ne pourra jamais s’emparer du trésor.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il est gardé par un Huaho.

– Bon, le mot dans votre radiogramme ?

– Oui.

– Qu’est-ce que c’est qu’un Huaho ?

– C’est un esprit de la mythologie polynésienne. Un esprit toujours malfaisant, voire dangereux.

– Vous y croyez ?

Claude Levois se passa la main sur le visage

d'un geste un peu las.

– Je ne sais pas, je ne sais plus. J'ai ri, évidemment, au début, mais maintenant....

– Voilà pourquoi vous disiez que je ne devais pas avoir peur d'un Huaho ?

– Oui.

– Mais vous, vous en avez peur ?

– Oh ! je n'en ai pas peur. Je constate seulement que depuis dix mois que j'essaie, je n'ai jamais pu m'approcher de cette île.

– Tiens ?

– Nous nous sommes rendus à trente milles. C'est le plus près.

– Mais qu'est-ce qui vous empêchait d'approcher ?

– Bien des choses.

– Mais encore ?

Une véritable souffrance se lisait sur le visage de Claude Levois.

– Je sais que je dois vous paraître ridicule, dit-

il, mais je suis vraiment rendu au bout de ma corde !

– Et pourtant, je ne comprends pas pourquoi. Vous dites que vous ne pouvez approcher de l'île. Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous en empêche ?

– Mille choses. Jamais les mêmes. Tiens, le vieux qui n'a pu y aborder parce qu'il était malade ? Si malade qu'on le ramena d'urgence à Papeete !

– Une coïncidence, un hasard !

– C'est ce que je croyais au début. Mais après j'ai bien vu que non.

– Que vous est-il arrivé ?

– Je vous donne ça au hasard de la mémoire, comme ça vient. L'essieu, de l'hélice a cassé. Nous avons eu une avarie grave de moteur. Le feu a pris à bord. Nous avons fait eau et les pompes suffisaient à peine. Dans chaque cas, mauvais temps devant, beau temps derrière, une seule alternative, revenir à Papeete.

– Et voilà dix mois que ça dure ?

– Oui.

– Mais si tout ceci n’était que coïncidence ?

– Je vais simplement vous souligner ceci, Diane. Chaque fois, une heure avant l’événement, le signe du Huaho est apparu quelque part sur le bateau.

– Quel est ce signe ?

– Un X gravé dans le bois, et dont le croisement du centre porte un cercle.

– C’est le signe du Huaho ?

– Oui. Connue dans toutes les îles. Le signe du malheur.

– Vous dites qu’il est apparu une heure avant chaque avarie ?

– Oui. Au début je n’y ai pas pris garde, mais mon quartier-maître, le Français, me l’a souligné. Et c’était bien vrai.

– Il n’y a que deux alternatives, Claude. Ou le Huaho existe vraiment et s’acharne sur votre bateau ou vous êtes victime d’une mystification....

Claude Levois eut un sourire amer.

– J’ai eu les mêmes réactions au début. Mais j’ai déchanté.

– Déchanté ? Comment ça ?

– Simplement parce que j’ai décidé de vérifier moi-même. J’ai laissé le Français à la roue et j’ai monté la garde à l’écouille menant au pont-dortoir de l’équipage.

– La seule issue ?

– La seule praticable, oui. Il faut vous dire que toujours ces avaries se sont produites de nuit.

– Et personne n’est venu sur les ponts ?

– Vous verrez l’aménagement du navire. Où les marins dorment, il n’y a qu’une sortie, venant au pont. Il faut qu’ils s’en servent pour atteindre les machines, l’essieu, tout le grément vital du navire.

– Et... rien ?

– Ils dormaient comme des loirs.

– Et des avaries ?

– Le premier soir, le réservoir d’huile diesel a été transpercé. Le Français s’en est aperçu en

temps. Nous avons pu nous rendre de justesse à une île à cent milles de là, où il y a un dépôt de ravitaillement.

– Mais sans lui ?

– Nous étions échoués là, sans combustible... Mon bateau est maté, mais il n'a pas de voile. D'ailleurs, c'était la saison des calmes plats.

– Donc vous auriez été mal pris ?

– Oui.

– Et c'est pour ça que vous vous êtes hâté d'aller vous ravitailler ?

– Oui. Voyez-vous, c'est diabolique. Ces avatars ont toujours été très bien accomplis. Je veux dire que seul quelqu'un du bateau, connaissant nos problèmes, prévoyant quelle difficulté exacte se produirait, peut avoir agi. Plus encore, aucun des avatars ne mettait le bateau ou notre vie en danger, À CONDITION DE REBROUSSER CHEMIN.

– Oui, évidemment, c'est un point.

– Et j'ai si bien surveillé, pendant quatre nuits de suite, que rien ni personne n'aurait pu passer

outre. Et pourtant, à chaque fois nous avons eu une avarie. Quatre voyages, quatre surveillances...

– Mais pourquoi cette seule nuit de surveillance ?

– Parce que jamais rien ne se produit avant que nous n'ayons atteint la distance exacte de trente milles des côtes.

– Et dans le jour ?

– Rien ne se produit jamais.

– Donc, pas de surveillance ?

– Pourquoi surveiller si rien ne se produit jamais dans le jour ?

– Évidemment.

– Pourquoi demandez-vous ça ?

– J'explore, mon cher, tous les angles. Il faut que ces avaries soient provoquées de main humaine. Sinon, tout ce en quoi nous croyons depuis notre naissance n'a plus aucun sens.

– C'est vrai.

– Alors vous voyez ? Moi, j'arrive en

étrangère. L'esprit parfaitement lucide...

– Voulez-vous dire que mon esprit à moi ne l'est pas ?

– Je veux dire, Claude, que n'importe quel esprit peut subir une réaction en face d'un sort aussi acharné.

– Je ne nie pas que...

– C'est prouvé scientifiquement. Appelez-moi ça une sorte d'hypnose par ricochet mais c'est un fait prouvé.

– Et vous en êtes immunisée, voulez-vous dire ?

– Oui, parce que j'arrive sans préjugés aucuns.

– Vous avez peut-être raison.

– Je le sais que j'ai raison. Et dans les semaines qui viendront, je vous le prouverai.

– Cela veut donc dire que vous acceptez de m'aider ?

– Oui. Cela veut dire que je pars avec vous vers cette île supposément maudite.

– Ah ! que je suis heureux !

– Allez, venez. Nous continuerons le travail sur le Cormoran !

III

Dès le lendemain matin, très tôt, le Cormoran appareillait et prenait la mer. Et quelques heures plus tard, le schooner voguait sereinement sur l'eau bleue. Tahiti déjà disparu à l'horizon derrière lui.

Commença alors pour Diane une longue et délicieuse traversée.

Le Pacifique portait bien son nom.

Il n'y avait qu'une longue respiration de la mer et le bateau voguait avec à peine un léger balancement.

Le moteur roulait régulièrement, rien ne clochait. Et l'équipage de six hommes vaquait à ses occupations en chantant.

On eut dit une sorte de succursale du paradis.

Cette mer bleue, mais d'un bleu qu'il faut voir afin de croire en sa profondeur et sa pureté.

Et, de l'aube au crépuscule, le perpétuel changement du ciel, rose aux aubes, devenant doré, puis ensuite de ce bleu calme reflétant la mer. Au crépuscule, le soleil se couchait dans une triomphale auréole.

La brise portait de délicates et lointaines senteurs d'épices et d'aromates, témoin des îles que l'œil n'apercevait pas, mais qui jonchaient l'océan.

Parfois, dans le lointain, se dressait une silhouette indécise, promontoire de l'une de ces îles.

Les calculs de navigation de Claude, cependant, le tenaient loin de tous les rivages, évitant ainsi les barrières de corail qui entourent souvent l'approche des îles.

Ils voguèrent ainsi une semaine.

Au début, bercée par ce mouvement doux, Diane s'était laissée aller à une paisible somnolence.

Une fois qu'elle avait voulu secouer cette torpeur et reparler avec Claude des problèmes qui

allaient probablement surgir bientôt, il l'avait rabrouée tendrement.

– Veux-tu te reposer ? Il sera toujours temps de causer de tout ça. Nous avons encore dix-huit jours avant d'atteindre l'île. C'est à peine si nous filons à huit nœuds à l'heure.

– Bon, je me rendors, avait dit Diane en riant.

Mais malgré sa somnolence, elle gardait l'œil bien ouvert.

Elle observait la vie sur le bateau, l'équipage, un matelot après l'autre, cherchant à lire sur les visages. Ce qu'elle découvrait cependant ne l'avancait pas beaucoup. Chaque homme semblait vénérer Claude.

Rarement avait-elle constaté autant de fidélité, voire de franche loyauté chez des gens.

Le Français particulièrement, le quartier-maître, était attentif aux moindres désirs de Claude. Même lorsque ceux-ci n'étaient pas exprimés, il semblait les prévoir, les prévenir.

Il devenait de plus en plus difficile à Diane de se former une théorie.

Et pourtant la marque du Huaho était partout sur le bateau. Claude avait exagéré en disant que cent fois il avait tenté sa chance et cent fois il avait échoué.

Il y avait tout au plus une dizaine de marques, donc une dizaine d'échecs.

Mais ces dix fois étaient déjà trop.

Par ailleurs, comment trouver la solution ? Par où commencer ?

Un soir que le ciel était un véritable tapis d'étoiles, Diane était allée s'étendre sur le toit du bateau, en arrière de la cabine de commande.

Le moteur ronronnait doucement.

En bas, tous les marins dormaient. Claude, lui, était dans sa cabine. Le Français était à la barre.

Minuit sonna. Les huit coups traditionnels sur la cloche du bateau.

Diane entendit un marin sortir de la cabine. Il se hâta sur le pont puis entra dans la cabine. Une minute plus tard, le Français en sortait.

Il passait sur le pont quand Diane l'interpella :

– Le Français....

À voix presque basse, pour n'éveiller personne.

Il s'arrêta, aperçut Diane, grimpa prestement à ses côtés.

– Vous alliez vous coucher ? demanda Diane.

– Pas tout de suite, j'allais prendre du café à la cuisine.

– Vous iriez m'en chercher ? Nous pourrions le prendre ici, ensemble.

– Oui, si vous voulez.

Il partit, revint en cinq minutes portant deux tasses pleines du brûlant liquide.

– Je vous empêche d'aller dormir, n'est-ce pas ?

– Non, pas du tout. J'ai l'habitude, pour le quart de minuit, d'aller me coucher un peu plus tard. Soit que je lise un peu, ou que j'écrive des lettres. Je vous assure que je suis content d'être ici.

– Moi aussi, il me plaît que nous causions.

Le Français hésita.

– Vous êtes... l'amie de Claude, n'est-ce pas ?

Diane eut un rire léger.

– Croyez-vous ?

Le Français baissa la tête d'un air confus.

Le soir était clair et la vision fort claire.

– Je ne sais pas, dit-il, je ne peux pas savoir.

– Pourquoi me le demandez-vous ?

Le collant chandail de Diane la gardait de la fraîcheur de la nuit. Mais il ne soustrayait rien à la vue, moulant même à l'excès l'audace délicate de cette poitrine.

Diane avait plusieurs fois surpris le regard du Français depuis quelques jours.

C'était un regard qui ne mentait pas. Diane avait bien vite deviné le désir qui animait ce jeune homme. Elle était trop habituée aux approches des mâles pour s'en émouvoir. Mais elle avait été surprise de la grande retenue du jeune homme.

Et cette question qu'il venait de poser.

– Pourquoi m’avez-vous demandé ça, vraiment ? demanda-t-elle.

Le Français hocha la tête.

– Pour savoir.

– Non, vous aviez une raison.

– Pourquoi une raison ?

– Allons donc !

– Je vous assure !

– Vous aviez une idée derrière la tête, j’en suis certaine.

– Disons.

– Mais quelle idée ?

– Bon, puisque vous voulez le savoir...

– Certainement que je veux savoir.

– Si vous aviez été l’amie de Claude.

– Entendons-nous, je suis son amie. D’amitié. Mais pas sa petite amie. C’est ça, la réponse que vous vouliez ?

– Oui.

– Autrement dit, même s’il arrivait

inopinément, il n'aurait aucune raison d'être jaloux.

– Voilà ce que je voulais savoir.

– Et maintenant dites-moi pourquoi vous posiez la question.

– Voilà... si vous aviez été... la petite amie de Claude pour employer votre expression... eh bien... quoi, j'aurais évité de vous parler. Je ne me serais pas assis ici avec vous.

– Ça vous plaît de le faire ?

– Oui, naturellement. Je ne suis pas aveugle, ni sourd. Vous êtes d'une beauté extraordinaire. Et votre intelligence, personne n'oserait plus en douter.

– Et par loyauté pour Claude, vous ne m'auriez pas parlé ?

– Voilà.... !

– Vous l'aimez donc bien, votre capitaine ?

– Je suis heureux sur ce bateau. Le reste de l'équipage aussi. Nous vivons les plus belles années de notre vie.

– À cause de Claude ?

– Oui. Il est bon, juste, honnête.

– Oui, je sais.

– Sur ces schooners, un tel capitaine est rare à trouver. Je navigue depuis vingt ans... c'est la première fois que je me trouve si bien.

– J'ai cru remarquer que vous sembliez heureux tous ensemble.

– Oui... Même les lascars, et en voilà qui ne sont pas faciles à contenter. Même eux, vous les avez vus et entendus ? Ils chantent en travaillant. C'est unique au monde, je crois, un bateau où les lascars chantent.

Diane restait songeuse.

Plus elle allait moins elle comprenait les événements.

Les avatars qui étaient arrivés au navire ne pouvaient avoir été causés que par quelqu'un à bord du bateau.

Mais dans cet équipage heureux, quel était le coupable ?

La loyauté du Français paraissait complète.

Celle des autres aussi.

Mais alors ?

La nuit pressait sur Diane.

Elle s'en sentait tout émue.

Elle allongea le bras, attira doucement le Français vers elle.

– Je ne dis pas, murmura-t-elle, que j'irais jusqu'au bout mais la nuit est trop belle pour qu'on ne lui paie pas un tribut.

Elle tendit ses lèvres et le Français l'embrassa goulûment, avec une passion, une fougue que Diane n'avait pas connue de longtemps.

IV

Passèrent les jours, passa le temps, vécurent les heures.

Un soir, il restait cinq milles à faire et l'on serait à justement trente milles des côtes de cette île devenue bien mystérieuse.

La magie du Huaho opérerait-elle encore ?

Toute la journée, Diane, faisant mine de rien, avait observé les moindres mouvements de tout l'équipage. Mais elle ne pouvait être partout à la fois, et de leur côté, Claude et le Français, qui avait été mis dans le secret, surveillaient aussi.

Au souper, alors que le crépuscule, tombait rapidement, Claude annonça qu'il ne restait plus que cinq milles à faire. Et avec le Français et Diane, il fit une revue de la situation.

— Rien, dit le Français. Je n'ai rien vu d'anormal. Chacun a vaqué à ses occupations

habituelles.

– J’ai passé mes heures libres à surveiller le moteur, dit Claude.

– Et moi aussi, quand vous étiez à la barre, déclara le Français.

– Pour ma part, dit Diane, j’ai surveillé partout, tout le reste du bateau.

– Rien, conclut le Français.

– Rien de mon côté non plus, admit Claude.

– Je ne suis pas une experte en navigation, dit Diane, mais je n’ai rien vu non plus.

Ils remontèrent sur le pont.

La nuit tombait rapidement. Dans dix minutes, ce serait l’obscurité.

Le navire filait ses huit nœuds à l’heure.

Claude alla voir le point.

– Il reste un mille, dit-il...

Diane établit un rapide plan de campagne.

– C’est toujours trente milles exactement avant la côte, dit-elle, que quelque chose se

produit ?

– Toujours.

– Alors voici : le Français est à la barre, il contrôle l'avant du bateau. Allez vite vous poster près du moteur, Claude. Moi, je veille à la poupe du navire.

Ils prirent leur position.

– Ils n'étaient pas là depuis cinq minutes que soudain une sorte de cri étouffé partit de la cabine de contrôle.

Le Français en sortait, se tenant le ventre. Il semblait en proie à de terribles douleurs, son visage était convulsé...

– Vite, cria-t-il, je meurs !

Claude se précipita vers le malade. Diane le rejoignait en deux enjambées.

Le Français semblait vraiment mal au point. Une sueur froide lui coulait sur le front. De toutes parts accouraient les matelots maintenant. On porta le Français dans la cabine qu'il occupait avec Claude.

– Va à la barre, dit Claude à un matelot polynésien.

L'homme obéit.

Au reste de l'équipage, Claude fit un geste.

– Je sais que vous êtes inquiets, dit-il, mais il faut de l'air. Nous allons le soigner. Reprenez vos postes. Je vous tiendrai au courant...

– Est-ce que vous continuez vers l'île ? demanda Diane.

Claude se mordait la lèvre.

Il semblait en proie à un grand dilemme.

Brusquement il se dirigea vers la porte de la cabine.

– Où allez-vous ? demanda Diane.

– À la cabine de barre. Nous faisons cap sur l'île proche, Capo-huha. Il y a un hôpital de missionnaires là...

– Vous n'allez pas à l'île ?

– Non.

Il sortit.

Diane, songeuse, se mit à soigner le Français. Elle prit sa température. Il accusait une inquiétante élévation, le thermomètre marquant plus de 103.

Il y a donc une certitude : ce n'était pas l'appendicite, car le symptôme le plus sûr de ce genre d'attaque est que le thermomètre ne monte pas à plus de cent.

Diane fit appel à toutes ses connaissances médicales.

Elle n'était pas médecin, mais elle possédait un fort bagage médical qui lui servait assez souvent.

Elle palpa le ventre du Français. Aucun ballonnement là.

Cela excluait donc la péritonite, d'autant plus qu'il n'y avait aucune douleur à la hauteur du colon, ou par sympathie, dans les côtés.

Le foie répondait bien et ne présentait aucune douleur localisée.

Ce fut l'estomac, cependant, qui donna le premier indice.

Diane avait plongé les doigts durement dans le diaphragme du Français.

Il avait poussé un cri de douleur.

Malgré qu'il fut inconscient, la réaction avait été quasi-immédiate.

Diane le regardait d'un air spéculateur.

Elle commençait à pouvoir faire un diagnostic. Présentement, elle se trouvait en face de plusieurs possibilités mais il n'y en avait vraiment qu'une seule lui apparaissant comme tout à fait logique.

Le Français avait été pris de son mal très subitement.

Et la douleur en semblait intolérable.

C'était, à un symptôme près, un diagnostic assez facile à faire : perforation d'ulcère.

Mais comment cela était-il venu ?

Claude revenait de la cabine de barre.

Il était blanc comme un drap.

– Savez-vous, dit-il, ce que j'ai trouvé, soigneusement gravé sur le seuil de la fenêtre dans la cabine de barre ?

– Non ?

– Le signe du Huaho.

– Fraîchement inscrit ?

– Oui.

– Tiens, tiens... Vous n'avez rien vu d'autre ?...

– Oui... et non... Quelque chose que je ne puis expliquer.

– Mais quoi ?

– Un verre cassé, jeté sous le papier dans la poubelle...

– Ah ? Et quelle importance cela peut-il avoir ?

– Le verre est fraîchement cassé.

– Ah !

– Et il pue l'alcool. L'alcool presque pur.

Diane se mordit la lèvre. La situation se corsait. Ou bien elle ne comprenait plus rien ou elle comprenait beaucoup trop...

Il y avait une bouteille de lait de Magnésie dans la pharmacie du bord.

Elle fit signe à Claude.

– Vous allez m’aider, dit-elle. Nous allons lui faire boire toute la bouteille...

– Toute ?

– Oui. Le traitement est radical mais je crois qu’il protégera l’ulcère assez longtemps. Quand comptez-vous arriver à l’île ?

– Dans sept heures environ.

– Bon, ça tiendra jusque là...

– Savez-vous ce qu’il a ?

– Oui, je crois. C’est un ulcère d’estomac perforé.

Claude la regarda d’un air bizarre.

– Vous croyez que le lait de magnésie sera utile ? dit-il.

– Oui. Il fera une couche protectrice sur cet ulcère et les sucs gastriques ne rongeront pas la paroi de l’estomac.

– Je vois. Et ça tiendra sept heures ?

– Oui. Il y a deux bouteilles de lait de magnésie. D’abord une bouteille entière comme premier médicament. Et ensuite, à toutes les heures, une autre dose, plus petite celle-là.

– Bon, d’accord.

– Il faudra que vous le teniez. Il est inconscient...

– Je vais vous aider.

– Quand il aura pris ça, je crois qu’il va se reposer. Vous mettez un matelot de garde avec lui, et nous irons sur le pont en haut.

– Oui, comme vous voudrez.

– Je veux causer avec vous, Claude. Je crois qu’il est important que je le fasse.

– Oui, Diane, d’accord.

– J’ai un million de questions à vous poser.

Claude resta avec elle pendant les minutes qui suivirent. Tous deux, ils surveillaient le Français. Dans peu de temps, sa respiration devint régulière, la sueur s’assécha sur le front.

– Il dort, murmura Diane. Le traitement a réussi.

– À l'hôpital, c'est ce qu'ils feront ?

– Oui. Diète crayeuse, doses massives de lait de magnésie, aucune alimentation solide... Au bout de quelques jours, l'ulcère se refermera.

– Je n'avais jamais cru que ça pouvait être aussi souffrant.

– C'est terrible. J'ai des amis qui ont souffert de cette affection. Ils me disaient que c'était comme un couteau leur déchirant les entrailles.

– Les sucs gastriques s'introduisent dans la plaie, n'est-ce pas ?

– Particulièrement l'acide chlorhydrique que secrète l'estomac en assez grande quantité.

– C'est une terrible expérience.

– Oui... D'autant plus qu'elle est très soudaine...

– Oui, c'est ce qui me surprend.

– La plus surprise, déclara Diane d'un ton morne, c'est moi.

– Mais... pourquoi ?

– Oh ! pour bien des raisons... Vous savez, Claude, ce ne sont pas les actes des humains qui me surprennent, moi, mais le mobile derrière les actes. Le voilà, le vrai mystère. Et souvent, l'on tombe des nues en apprenant pourquoi certaines choses ont été faites. Je puis me tromper, mais si je ne me trompe pas, lorsque je confirmerai les soupçons que j'ai en ce moment, j'aurai appris une page de plus sur le comportement humain...

– Laquelle ?

– Que si la haine pousse au crime, ses opposés poussent parfois à des actes tout aussi surprenants. Pour dire le moins...

Claude renvoya sa casquette en arrière.

– Je ne comprends absolument rien à ce que vous dites, fit-il.

– Alors, répondit Diane, venez avec moi.

Elle riait.

– Venez sur le pont, en haut, je vous fais passer à la confession générale.

Et elle l'entraîna.

Sur le bunk, le Français dormait.

V

En haut, la nuit était claire.

Le navire, lancé à sa pleine vitesse, soit douze nœuds, fendait allègrement l'eau calme.

– Si tout continue comme ça, commenta Claude, nous serons là en six heures. Plutôt qu'en sept. Nous profitons d'un bon courant arrière.

– Venez vous asseoir à la poupe, dit Diane, nous y serons bien. Il y avait un puits à la poupe, bordé d'une banquette. Ils prirent place sur cette banquette tous les deux.

– Je remets mon âme entre vos mains, fit Claude en riant.

– Vous riez, Claude, et pourtant, vous venez encore une fois de manquer votre chance d'être riche.

Claude hochait la tête lentement.

– Oh ! je commence à me demander si ça

importe.

– Que voulez-vous dire ?

– Le destin s’acharne tellement contre moi.

Il se laissa retomber la tête sur le dossier de la banquette. Tous deux ils savouraient la nuit calme et belle, infiniment claire, tapissée de milliards d’étoiles.

– Je crois, poursuivit Claude, que je vais abandonner la partie.

– Ah ! oui ?

– Pourquoi pas ? Voyez-vous, j’ai dépensé tout mon argent à ces tentatives, cette année, au lieu de faire mon commerce habituel. Et, vous voyez ce qui arrive ? Je ne sais jamais comment ça se produira, ni où, ni sur qui, ni de quelle façon. Mais une chose est toujours certaine : à trente milles de cette île, quelque chose arrive qui nous force TOUJOURS à rebrousser chemin. Je ne sais si c’est surnaturel, ou quoi... Je ne sais si les Huahos existent. Mais je sais une chose, la seule importante pour moi... Je ne continue pas le jeu. J’ai fini. Je démissionne. Que le diable emporte le

trésor, le Huaho, et tout. Je retourne à Papeete dès que je le pourrai, je m'approvisionnerai avec les derniers sous qui me restent, et nous recommencerons notre pèlerinage à travers les îles.

– C'est une décision mûrement réfléchie, Claude ?

– Oui. Qu'en pensez-vous ?

Diane secouait la tête.

– Que vous dire ? Voyez-vous, tout est dans l'évaluation que vous concevez de la vie, de la fortune, du bonheur. Si vous voulez la richesse, n'abandonnez pas là partie.

– Non ?

– Non. Car sûrement, un jour le Huaho en question sera pris en défaut. Ce jour-là, vous vous rendrez à l'île. Cela, à condition de bien vouloir la richesse, bien entendu.

– Voilà justement l'obstacle, je ne suis pas du tout certain que je veux la richesse...

– Vous avez sur ce navire, plus de bonheur que j'en aurais jamais pu imaginer, croyez-moi,

Claude.

– N'est-ce pas qu'il fait bon vivre à bord ?

– Oui. Je ne pensais pas que ce serait comme ça...

– Oh ! nous avons de mauvais instants. Des tempêtes, des tornades... Mais ça ne dure jamais longtemps. Le soleil revient... Et puis, quand nous approchons d'une île nouvelle, nous nous sentons des jouissances d'explorateurs. Lentement, en nous laissant glisser sur l'eau, nous nous approchons d'un quai nouveau. Les indigènes nous attendent. Et alors là, à terre, nous passons une journée, deux jours, parfois plus... Quand nous repartons, nous avons de nouveaux amis, et nous avons vécu de belles heures.

– Savez-vous, en vous écoutant, je songeais à quelque chose.

– Quoi ?

– Vous parlez de ce bateau, de votre entreprise à vous et vous dites toujours « nous ».

– Oh ! c'est une habitude, je suppose.

– Elle provient de quoi, cette habitude ?

- Je ne sais pas... Du fait que nous vivons nos joies ensemble, nos misères ensemble.
- L'équipage en entier vous semble bien loyal.
- Oui. J'en suis bien heureux.
- Surtout le Français.
- Oui, surtout lui.
- Claude, voilà que je commence cette confession dont je vous parlais...
- Ah ! oui ?
- Voulez-vous me laisser poser mille questions ?
- Dix mille, si cela vous chante.
- Je ne vous importunerai pas ?
- Non.
- Sachez que je ne les pose pas en vain.
- Non, de cela je suis bien sûr.
- Et vos réponses m'éclaireront grandement
- Tant mieux !
- Tout le problème apparaîtra beaucoup plus simple, je crois.

– Quel problème ?

– Celui de ce Huaho que je devais combattre.

– En effet, vous n'aurez pas à lui faire face, j'en ai bien l'impression, puisque je décide d'abandonner la partie.

– Oh ! ce Huaho n'est pas encore mort. Je crois que le combat est à se faire.

– Alors, ces questions... ?

– Ont pour but, justement, de découvrir la vérité.

– Vous croyez donc que j'aurais pu mentir ?

– Oh ! pas du tout. La vérité dont je parle est d'une tout autre sorte. C'est la vérité dans mes soupçons, mes conjectures, si vous voulez.

– Je vous écoute, Diane, fit Claude gravement, et si je puis vous aider, tant mieux. Croyez-vous avoir compris quelque chose aux événements ?

– Oui. Et vous, Claude ?

– Oh ! il m'est venu une idée mais je l'ai écartée.

– Pourquoi ?

– Je me suis dit que j’avais trop d’imagination.
Et puis, j’avais l’impression de commettre un péché d’orgueil.

– Claude, dit gravement Diane, vous ne devriez peut-être pas écarter cette hypothèse.

Et avant que la conversation ne put continuer sur le sujet, Diane eut un geste.

– Attendez, dit-elle, parlons un peu de votre vie. Je crois que ce nous sera utile à tous deux.

– À vous, peut-être, mais à moi ?

– Mon cher Claude, l’examen de conscience est un procédé classique pour se mieux connaître !

– Oui, peut-être, mais...

– Soyez attentif et répondez.

– Oui, très bien.

– Quand vous êtes parti d’Afrique du Nord, vous êtes venu ici directement ?

– Oui.

– Étiez-vous seul ?

– Oui.

– Et ici, dans cet hémisphère, qu’avez-vous fait ?

– Bien, ce que je fais aujourd’hui...

– Tout de suite comme ça ?

– Oui.

– Vous vous êtes acheté un bateau ?

– Oui. Je suis venu à Papeete. J’avais un peu d’argent. J’avais décidé avant de venir ici que j’achèterais un bateau.

– Ce bateau, c’est le Cormoran ?

– Oui. Je n’en ai jamais eu d’autre.

– Connaissez-vous la navigation ? La manœuvre ?

– Oui. J’avais déjà navigué. D’abord étant gosse, en France. Je suis né en Bretagne, vous savez...

– Oui, je sais.

– Je connaissais bien la manœuvre des barques. Ensuite j’avais appris la navigation à

l'École de Marine...

– Ah ! je ne savais pas.

– Dans la Légion Étrangère, j'avais appris le fonctionnement et l'entretien des moteurs diesels.

– Vous aviez donc une solide préparation.

– Eh ! oui...

– Donc, vous êtes venu ici, vous avez acheté ce bateau.

– Oui. Il a fallu qu'il soit réparé, nettoyé, repeint. J'ai mis un mois à ce travail.

– Toujours seul ?

– Oui.

– Quand le Français s'est-il joint à vous ?

– L'avant-veille de mon premier voyage avec le Cormoran.

– Lorsque vous avez embauché l'équipage ?

– Oui.

– D'où venait-il ?

– Je ne sais pas, Diane.

– Comment, vous ne le savez pas ?

– Il avait ses papiers de premier officier. Il acceptait de travailler avec moi, ce qui signifiait qu’il était tout autant le quartier-maître du vaisseau que capitaine en second.

– Vous ne lui avez pas demandé de références ?

– Non.

– Mais pourquoi ? C’est pourtant coutumier !

– Ici, dans les îles, à Papeete, en Nouvelle-Guinée, en Zélande, partout, on se tient en loi en exigeant les certificats. Mais les références, nous avons tous appris à ne point trop en demander.

– Mais vous étiez nouveau...

– Oui. Sauf que j’avais appris à la dure école de la Légion Étrangère.

– Je ne vois pas que...

– Le principe élémentaire, Diane, d’apprendre à connaître un homme non par les documents qu’il a sur lui, mais par son visage, son air, ce qu’il dit, l’impression qu’il nous fait.

– C’est un risque...

– Il est nécessaire.

– Pourquoi ?

– Savez-vous comment les Américains appellent les îles ?

– Non.

– *The land of beginning again*. Le pays où l'on recommence.

– Oui, c'est vrai, mais...

– Mais, naturellement, quelqu'un qui recommence n'est probablement muni des états de service les plus reluisants. Puisqu'il veut recommencer, c'est donc qu'il a de la bonne volonté. Et cela doit nous suffire.

– Oui, je commence à comprendre.

– Le Français est venu à moi. Son visage m'a plu. Il était jeune, paraissait en bonne santé. Il était plein de bonne volonté. Après le premier voyage, je savais que j'avais découvert une perle.

– Et l'équipage ?

– C'est le Français qui a déniché chaque homme. Il avait déjà navigué avec chacun d'eux,

il pouvait en répondre.

– Donc, il est un habitué des mers du Sud ?

– Oui, je crois. Mais je ne sais pas.

– C'est ce qui m'intrigue, que la curiosité ne vous ait jamais poussé à le questionner...

– Je vous dis, j'ai appris à la Légion Étrangère que les questions sont un véritable péché mortel.

– Évidemment, partant de cette théorie...

– J'ai vu le nom du Français déjà sur ses papiers. Je ne m'en souviens plus. Nous l'avons toujours appelé le Français, c'est son nom ici à bord, il n'en a pas d'autre.

– J'ai senti qu'il y avait beaucoup de loyauté envers vous...

– Oui, c'est vrai.

– Est-ce que cette loyauté s'est développée au cours des années ?

– Oui... oui, et non.

– Que voulez-vous dire ?

– D'abord, ce n'est pas seulement de la

loyauté. C'est plus encore.

– Ah ! oui ?

– C'est de l'amitié. Une profonde amitié qui s'est développée entre nous deux presque dès le début.

– Et voilà cinq ans que cela dure ?

– Oui.

– Sans que jamais vous sentiez le besoin de vous confier l'un à l'autre ?

– Oui, mais avec la restriction que voici. Nous nous sommes connus, il y a cinq ans. Ce qui s'est passé avant de nous connaître, je l'ignore dans son cas, il l'ignore dans le mien. Toutefois, depuis cinq ans, et en ce qui concerne notre vie présente, nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre.

– Vous me disiez que cette question du trésor, il est au courant, n'est-ce pas ?

– Oui. Dès le début, je l'ai mis au courant. Diane se sentait prise dans l'étau du problème. Elle aurait voulu être loin de ce bateau.

Mais hélas, elle devait y rester, c'était la rançon des jours de paix et de plaisance qu'elle venait de vivre.

– C'est tout, l'examen de conscience ?
demanda Claude.

– Oui, c'est tout.

– C'est moins compliqué que je n'aurais cru.

– Et pourtant, Claude, c'était important.

– Est-ce que vous avez les réponses que vous vouliez à vos questions ?

– Oui... Oui, je les ai eues.

– Je crois que je vais descendre voir le Français.

– Mon avis, il repose paisiblement.

– Tant mieux si c'est ainsi.

– À l'hôpital, on saura quoi faire.

– Ce sera long ?

– Non.

– Vous croyez vraiment ?

– Le traitement que je lui ai donné est efficace.

Et comme il a été administré tout de suite, le dommage à la paroi de l'estomac n'aura pas eu le temps d'augmenter.

– Combien de jours, à peu près ?

– Oh ! trois ou quatre...

– Tant mieux.

– Vous avez changé d'idée, Claude, vous voulez faire une autre tentative ?

– Oh ! non. Je songeais seulement au temps... Maintenant plus vite j'arriverai à Papeete, mieux ce sera pour mes finances.

– Je comprends...

– Je ne veux pas lésiner sur la guérison du Français. Je souhaite seulement que ce ne soit pas trop long. C'est autant pour lui que pour moi.

– Je crois que vous devriez, dès qu'il s'éveillera, lui dire que vous avez décidé de ne plus aller tenter l'approche de l'île au trésor.

– Ah ! oui ? Pourquoi dites-vous ça ?

– Je ne sais pas, au juste. Mais si votre phrase allait faire des merveilles, Claude ?

– Quelles merveilles ?

– Vous verrez.

– Non, expliquez-vous.

– Dites-la, vous verrez bien.

– Non, je veux que vous m’expliquiez. En quel sens ma phrase ferait-elle des merveilles ?

Diane sourit.

Non, vraiment, elle avait eu tort de vouloir un moment être loin de ce navire.

Elle y apprenait bien des choses.

Elle y apprenait surtout la valeur de l’amitié, et cette denrée est si rare de nos jours, surtout dans une forme aussi pure, qu’il était bon et réconfortant de s’y baigner.

– Expliquez-vous, insista Claude. Je veux savoir en quel sens une déclaration comme celle-là pourrait faire des merveilles !

– Dans le sens, répliqua Diane, que vous allez peut-être contribuer à le guérir plus vite que n’importe quelle médecine ne le ferait.

VI

Six heures plus tard, grâce au courant favorable, ils mettaient pied à terre dans l'île Capohuha.

Quelques minutes après l'amarrage, le Français reposait dans un lit d'hôpital.

Le traitement que lui avait fait suivre Diane fut hautement approuvé par le médecin-missionnaire.

C'était exactement ce qu'il fallait faire.

En fait, il allait simplement continuer cette thérapeutique, pour préparer le Français à subir sans encombre la traversée jusqu'à Papeete.

Rendu là, cependant, il lui était enjoint de faire un séjour à l'hôpital afin de compléter la cicatrisation de l'ulcère.

Il avait repris connaissance depuis longtemps.

Et sauf la faiblesse produite par son régime

alimentaire réduit, il se portait bien.

Au bout de deux jours qu'il était à l'hôpital, Diane se trouva seule avec lui dans sa chambre.

Claude devait, ce jour-là, s'occuper du ravitaillement du navire.

– Vous auriez pu profiter du beau soleil, dit le Français, plutôt que de rester avec moi ici.

– Mais j'aime mieux être ici qu'à la chaleur du jour, s'exclama Diane. Allez donc !

Elle vint s'asseoir près du lit.

– Vous savez, dit-elle, je ne suis pas fâchée que nous soyons enfin seuls ensemble.

– Ah ! non ?

– Je voulais causer avec vous. Je voulais aussi vous poser une seule question.

– Allez, j'y répondrai si je le puis.

– Je voudrais savoir une chose.

– Laquelle ?

– Votre amitié pour Claude...

– Oui ?

– Elle est très grande, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Elle vous pousserait à commettre n'importe quel acte estimé logique ou louable ?

– Oui.

– Vous me répondez calmement, comme s'il s'agissait là d'une sorte de seconde nature chez vous.

– C'est exactement comme ça.

– Dites-moi, mon ami, à quel moment avez-vous songé à utiliser cette légende de Huaho ?

– Pardon ?

– Vous avez compris ma question.

– Je vous avoue que...

Diane éclata de rire.

– Il y a des gens, dit-elle, qui mentent comme ils disent leurs prières. Vous, vous en êtes incapable ! Cela paraît sur votre visage, dans votre regard...

Le Français la regardait, un peu inquiet.

Chose certaine, il restait complètement sur la défensive.

– Parlons donc de ce Huabo, continua Diane.

– Je ne sais pas...

– Mais oui, vous le savez... Seulement, moi, il y a une chose que je ne sais pas, je vous l'avouerai.

– Quelle chose ?

– J'ai tout compris vous savez, le Français, j'ai besoin d'être rassurée.

– Ah !

– Oui. Deux raisons pouvaient motiver vos actes. L'une était née de la pure amitié. L'autre était égoïste. Je veux savoir laquelle vous a poussé à agir comme vous l'avez fait.

Il se défendait encore faiblement.

– Qu'est-ce que vous dites là ?

– Vous me comprenez.

– Dois-je déduire que vous m'accusez d'avoir été le...

– Le Huaho ? interrompit Diane. Oui, je vous en accuse.

– Mais c'est...

– Non, ce n'est pas un mensonge, et vous le savez aussi bien que moi.

– J'ai moi-même été frappé. Je suis malade !

Diane esquissa un geste railleur.

– Mon cher ami... Claude a trouvé un verre fraîchement brisé dans le panier à papier dans la cabine de barre. Ce verre puait l'alcool. Or, vous aviez depuis longtemps ce petit ulcère d'estomac. Vous saviez qu'en prenant deux onces d'alcool à quatre-vingt degrés, cela suffisait pour perforer l'ulcère...

– Mais, c'est...

– Non, ne protestez pas. J'ai commencé à comprendre ces choses le soir où nous avons échangé des caresses sur le pont.

– Pourquoi ce soir-là en particulier ?

– Parce que, répondit Diane, c'est là que j'ai vu la profondeur de votre amitié pour Claude.

– Et en quoi cela... ?

– En ce que, mon cher ami, je pouvais dès ce moment-là, commencer à soupçonner la véritable nature des obstacles que Claude avait rencontrés, et, il ne m'en fallait pas beaucoup pour deviner qui en était l'auteur.

Le Français sentait la partie perdue.

Un sourire amer se jouait ses lèvres.

– Continuez, dit-il. Je veux savoir ce que vous avez déduit.

– Ce que j'ai déduit ? Voici. Le Huhao, c'est vous.

Le Français haussa les épaules.

– Il n'y avait que vous comme auteur possible des obstacles !

– Vous croyez ?

– Oui, je le crois. J'en ai même la preuve.

– Disons que ce serait moi ?

Diane s'approcha du malade.

– Mon ami, si c'est vous, pourquoi ?

– Oh... c'est difficile à expliquer...

– Claude est votre ami. Il pourrait toucher une fortune de plusieurs millions de dollars. Et en plus, vous savez bien qu'il partagerait avec vous.

– Je sais.

– Vous avez donc, vous aussi, la chance d'être riche.

– Je sais.

– Alors ?

Il eut un sourire qui ressemblait à une sorte de rictus.

– Alors, Diane Roy ? Si la fortune allait nous gêner, Claude et moi ? Faire des malheureux de nous, des égoïstes, des désœuvrés ?

– Évidemment, si...

– Attendez, je n'ai pas fini. Claude est parfaitement heureux depuis cinq ans. Moi aussi. Nous n'avons pas de soucis, nous gagnons bien notre vie. Que demander de plus ? Nous sommes tous deux dans l'élément que nous aimons...

– Oui, mais...

– J’ai peut-être eu tort de vouloir imposer à Claude de ne pas être riche. Si je l’ai fait, c’est par amitié pour lui.

Il regarda Diane d’un air éperdu.

– Voyez-vous, j’étais pauvre, et ensuite je suis devenu riche. C’est la partie la plus amère, la plus sombre de ma vie. Je sais ce que l’argent peut faire. Je sais quel fléau il peut être...

– Et à cause de ça... ?

– À cause ça que je sais moi, de mon expérience, et parce que j’en ai vu d’autres s’enrichir soudain et subir eux aussi l’influence néfaste de la fortune. À cause de ça, j’ai cherché à empêcher Claude de trouver ce trésor.

– Sans être même sûr qu’il existait.

– Peut-être. Mais je ne pouvais risquer le coup.

– Alors vous avez créé cette légende du Huaho ?

– Je n’ai pas eu à la créer, elle existait déjà. Je n’ai fait que la porter à bord du Cormoran.

Il se fit un long silence.

– Vous savez, fit Diane au bout de ce temps, je vous approuve.

– Merci.

– Mais reste le fait qu’il est de mon devoir de tout raconter à Claude.

– Votre devoir ?

– Oui. Vous ne savez pas pourquoi je suis venue à bord du navire ?

– Non... Une croisière, un repos ? C’est ce que j’ai cru comprendre.

– Non, ni un ni l’autre. Je connais Claude depuis longtemps. Il s’est prévalu de notre amitié pour me demander de faire enquête...

– De faire enquête, vous ?

– Oui. Je suis un agent de l’Interpol. Je me spécialise dans les causes bizarres.

– Je vois...

– Et alors, sur le bateau, c’était ça mon rôle, la raison de ma présence.

– Je comprends !

– En conséquence, il faut que je raconte à Claude Levois tout ce que j’ai déduis, ce que je sais maintenant...

Le Français inclina la tête.

– C’est votre devoir, en effet. Tant pis pour les conséquences. Si Claude me retire son amitié, j’aurais au moins la certitude d’avoir fait tout en mon pouvoir pour qu’il reste heureux et libre, comme il l’est depuis cinq ans. J’ai échoué, probablement. Tant pis. J’ai fait ce que j’avais à faire.

VII

Ce soir-là, Diane amena Claude sur le pont.

Le navire se balançait doucement sur ses amarres.

La petite ville, sorte de gros village érigé autour de l'hôpital-missionnaire et de l'église, dormait déjà.

– Claude, murmura Diane lorsqu'ils furent installés sur le pont du Cormoran, j'ai quelque chose à vous dire...

– Oui ?

– Vous m'aviez amenée sur ce bateau pour que je fasse enquête ?

– Oui.

– Eh, bien, voilà, mon enquête est terminée...

– Ah ! oui ? Je ne comprends pas.

– Je sais qui était le Huaho. Je puis prouver au

moins un cas. Et j'ai des aveux dans ce sens...

– Diane !

– Oui... D'abord, mettons la magie de côté. Le Huaho est un homme de chair et d'os.

– Quelqu'un du navire ?

– Oui, et vous vous doutez qui depuis déjà quelque temps.

Claude restait silencieux.

– Autant vous l'avouer à vous-même, Claude. S'il en est ainsi...

Il soupira.

– Qui est-ce, Diane ? Le Français ?

– Oui.

– Mais pourquoi ? Pourquoi ?

– Nous aurions mauvaise grâce, autant vous que moi, à lui en vouloir.

– Vous croyez, Diane ? Des millions de dollars...

– Mais non, voilà... Il a voulu bien faire. C'est pour votre bonheur qu'il a fait ça...

– Je ne comprends pas.

– Riche, seriez-vous le même ? L'argent ne serait-il pas une néfaste influence sur vous ? Il a compris ça, il l'a prévu. Il avait des preuves que les choses se passent ainsi. Lui-même a été riche. Il est heureux seulement depuis qu'il est revenu à la pauvreté, ou à peu près.

– Ah ?

– Il a voulu que vous restiez tel que vous êtes. Il prétend que vous êtes parfaitement heureux...

– C'est vrai que j'aime bien la vie que je fais.

– Il prétend que depuis cinq ans, vous filez le bonheur parfait, vous et lui ? C'est vrai ?

– Oui, je dois bien l'admettre.

– Alors, vous voyez ? C'était votre bonheur qu'il cherchait à protéger...

– Et le sien.

– Oui, et le sien. Pouvez-vous l'en blâmer ?

– Non, je suppose.

Il retomba dans le silence.

Longtemps plus tard, Diane demanda, d'une voix qui n'était qu'un murmure.

– Que décidez-vous, Claude ? Tenterez-vous de nouveau de vous rendre à l'île au trésor, maintenant que le Huaho est neutralisé ?

– Non.

– Ah ?

– Non. Le Français a raison. Riche ni lui ni moi ne serions heureux. Mieux vaut, continuer cette vie qui nous plaît, cette liberté.

– Oui, je suis bien d'accord, Claude. Votre décision est sage.

– Nous allons retourner à Papeete, nous allons rééquiper le navire, et nous allons recommencer le commerce d'une île à l'autre.

– Et... le Français ?

– Le Français ?

– Oui, restera-t-il avec vous ?

– Naturellement, pourquoi pas ?

– Donc, vous lui pardonnez ?

Claude eut un rire qui cascada dans la nuit bleue.

– Je fais plus que cela encore.

– Oui ? Quoi ?

– Non seulement je lui pardonne, mais encore, je le remercie...

Deux jours plus tard, ils appareillaient pour Papeete, et après un voyage de deux semaines, ils accostaient au quai.

Immédiatement, Claude se mit en devoir de ravitailler le bateau, d'en emplir les cales de marchandises diverses, afin de recommencer le troc entre les îles.

Quand ils lâchèrent les amarres une semaine plus tard, le Français, guéri, en état de naviguer de nouveau, était à la barre, le visage radieux, pendant que Claude, à la poupe, dirigeait la manœuvre de démarrage...

Épilogue

Deux mois plus tard, Diane était rendue à Montréal.

Cette fois, c'était sur des ordres directs de l'Interpol.

La cause pouvait être complexe. Elle avait des conséquences internationales en tout cas.

C'était le mystère des automobiles disparues.

Pas de simples vols. Mais une sorte de méthode dans le processus, des aspects mondiaux, quelque chose qui n'était plus simplement le vol vulgaire d'autos, mais une organisation complexe, dont le siège semblait être à Montréal.

C'était tout ce qu'en savait Diane.

Elle ne savait pas qu'elle allait se trouver devant des malfaiteurs d'une intelligence supérieure.

Et qu'elle viendrait à un cheveu de la mort.

Selon le court rapport qui lui avait été remis, elle déduisit que le titre le meilleur à donner à cette aventure, dans ses futures mémoires, serait un peu mystérieux mais décrirait bien les opérations de cette bande internationale.

Elle décida que cela s'appellerait : LES CASSES-GUEULES...

Cet ouvrage est le 497^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.